sauvé Lavidry, empêché un assassinat....retiré des mains de ce bourreau une nouvelle victime....

Est ce que son Armand l'accuse?

C'est de cela, sans doute, qu'il veut parler, lorsqu'il prétend tout savoir, comme une menace pour elle!

—Ah! dit-elle, vous savez....

—Oui, misérable comédienne....je sais que ton amour n'était qu'un mensonge et n'était qu'un piège... Sous la douceur de tes yeux et la séduction de ton visage se cache l'âme la plus basse, la plus vile....Je sais que tu n'as été, sous toutes tes tendresses si habilement jouées, que la complice infâme des aventuriers parmi lesquels tu vivais, aventurière toi-même.....Je sais que la comédie d'amour où tu m'as prise comme dans un piège a été longuement préparée, longuement réfléchie... Oui, tu n'as qu'une misérable et j'ai vraiment de la joie, une volupté à te le dire, sans t'en garder rancune.... Tu ne vaux point ma colère.... et demain, sois-en convaincue, je l'aurai oubliée...

Elle écoutait, anéantie, ce flot de paroles âpres, vengeresses, qui sortaient, comme maudites, de ces lèvres qu'elle chérissait.

Elle ne comprenait rien à tout cela, sinon que le jeune homme l'insultait, accusait son amour, méconnaissait son cœur et elle en éprouvait une souffrance profonde, intolérable.

—Armand, par pitié, expliques-vous! En quoi ai-je pu mériter ces injures, ces brutalités? Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit?

—Tu as encore la force de mentir.

—Je ne mens pas, je vous interroge.

—Tu as encore l'insolence de me regarder en face!

—Je vous regarde en face parce que je n'ai rien à me reprocher contre vous et parce que je vous aime.....

—Elle m'aime! Elle m'aime!

Et il eut un éclat de rire.

Effrayée, Magda le suppliait et joignait les mains.

—Va, il est inutile, tu dis je, de mentir encore.... Tu es la digne fille des ruses et des perfidies de Karl Staubach et de Guillaume, déserteur bavarois, chef de rebelles au Tonkin.

Magda eut un long et violent tremblement de tous les membres. Ses dents claquèrent.

—Ah! dit elle, enfin, vous le savez!!

—Oui, oui, malheureuse.

—Ah! je comprends maintenant, je comprends pourquoi vous m'accusez.... Oui, c'est votre droit.... Tout autre, à votre place, m'accuserait également.... Je dis tout autre qui ne m'aimerait pas.... et vous ne m'aimes pas, Armand, vous ne m'avez jamais aimée....

—Je te défends de parler de cet amour, je te hais et te méprise.

—Et moi, je vous aime....

—Il est le même rire de folie.

L'avenue était toujours déserte, presque obscure. Là-bas, des voitures montaient et descendaient, piquant la nuit de leurs lanternes éblouissantes. Près d'eux, rien. Et même, c'était presque le silence. Le grondement de Paris paraissait très lointain.

—Armand, dit-elle sérieuse, je vous pardonne vos injustes soupçons, car les apparences sont contre moi.....

—Les apparences!! dit-il, riant toujours nerveusement.

—Tout le monde a le droit de m'accuser. Il est un homme pourtant qui pourrait me défendre et dont ce serait même le devoir.

—Cet homme?

—C'est vous....Vous....Ne vous rappelez-vous plus ce qui s'est passé? Ah! vous avez peu de mémoire, Armand.... Lorsque je suis arrivée à l'Epinière, qu'ai-je fait pour me rapprocher de vous? N'ai-je pas tout fait, au contraire, pour vous fuir, pour ne point vous rencontrer? Je sais que je suis belle et j'avais peur pour vous de ma beauté.

—Comédie! comédie! pour mieux m'attirer, au contraire.

—J'avais peur de me savoir très belle parce que je savais bien que Guillaume et Karl se serviraient de ma beauté, lorsque l'occasion s'en présenterait. Je ne connaissais pas leurs projets et ils n'avaient garde de me prendre pour confidente, mais cependant j'avais pénétré, cette fois, l'intrigue dont ils tendaient les fils autour de votre sœur, au sujet de votre père.

—Et tu ne m'as rien dit, malheureuse.... Tu connaissais le danger, danger de mort, danger de honte, et tu n'as eu garde de me prévenir.... Comédie! comédie!

—Vous êtes injuste.... J'ai été recueillie dans cette famille par charité, moi dont vous connaissez la naissance misérable.... Pouvais-je trahir ceux qui m'ont nourrie?.... Puis, vraiment, ne vous ai-je pas averti, Armand, autant qu'il était en mon pouvoir de le faire?....

—Parce que vous vouliez avoir un moyen de vous défendre et de me tromper encore, le jour où la vérité serait découverte et où je vous reprocherai votre crime!.....

—Ah! fit elle douloureusement, vous me croyez bien infâme!

—Oui, oui, infâme!

Elle baissa la tête. Elle ne pleurait pas. Toutes ses forces étaient concentrées sur ce passé inique dont elle voulait se défendre. Mais il ne la croyait pas Il ne la croirait jamais.

Comment faire pour le convaincre?

—Armand, tout ce que j'ai pu, je vous l'ai révélé.... Tout ce qui m'intéressait que moi.... tout ce qui ne touchait point la famille dans laquelle je suis obligée de vivre.... tout ce que j'ai pu faire pour empêcher cet amour, je l'ai fait.... Je vous ai appris le secret de ma naissance, l'indignité de mes parents.... J'ai voulu vous montrer que vous ne pouviez donner votre cœur, votre vie, à la fille d'un forçat.... Soyez sûr que rien n'a pas été sans souffrances que je vous ai fait un pareil aveu..... Et quand je vous ai vu partir, vous éloigner de moi, dans le désordre de votre esprit, j'ai été heureuse, oui, heureuse, parce que j'ai cru que vous ne reviendriez pas..... et que vous êtiez sauvé.

—Comédie! comédie! Car tu m'avais affolé par ta beauté. Tu étais certaine que je reviendrais..... et cette fois bien à toi pour toujours, bien gagné, bien aveuglé, puisque je t'aimais malgré de pareilles hontes!

Elle redit, avec un geste désespéré, les mains sur les yeux:

—Il ne me croire pas, non, il ne me croira pas!

Un sanglot monte à ses lèvres.

—Excuse, Armand, je te pardonne.... Oui, quelles soient tes insultes, je te pardonnerai toujours..... Mais ne me rends pas folle en m'accusant, en me croyant coupable....

—Comédie!

—Soit, dit-elle tout à coup, avec une infinie tristesse, soit.... une comédie, oui, j'ai joué pour toi une comédie honteuse.... Je t'ai dit que je t'aimais.... et tu crois que je ne t'aime pas.... Eh bien, je n'avais que mon honneur de femme, moi, fille de voleur et d'assassins.... Je te le donne, cet honneur.... Je suis à toi.... Je t'aimais sans espoir, car je ne pouvais être ta femme.... mais j'étais fière aussi et je ne voulais pas être ta maîtresse.... Aujourd'hui je n'ai plus ni honneur, ni fierté.... Je te sacrifie tout.... Prends tout cela et fais de moi ce que tu veux.... ta maîtresse, entends-tu, ta maîtresse, Armand.... Alors, tu croiras peut-être que je t'aime.... et que jamais, entends-tu,—disait elle en un affolement, —jamais je n'ai aimé avant de te connaître....

Elle avait parlé si bas, que cela finissait en un soupir.

Malgré lui, il en fut remué. Cela dura peu.

Les soupçons revinrent. La souffrance avait été trop vive, la blessure trop profonde.

Cela ne pouvait disparaître ainsi, du premier coup.

Pourtant, sa voix fut altérée et comme hésitante, quand il dit, sachant bien que ce dernier doute serait une injure plus sanglante que toutes les injures.

—Et qui me prouverait que ton abandon même ne serait pas une comédie aussi, le dénouement logique du rôle que tu t'imposes.... pour m'enlever ma certitude, à moi, pour m'aveugler encore et me retenir et me perdre?....

—Oh! mon pauvre Armand, comme je te plains et comme tu dois souffrir.....

—C'est vrai, dit-il, tu peux être triomphante, et c'est bien là ce que tu as voulu!.... Je souffre horriblement.....

—Ainsi, rien ne te rendra la confiance.

—Rien.

—Et ne me rendra ton amour?

—J'ai honte de l'avoir aimée.....

—J'aurais tant voulu, Armand, ne pas être obligée de te prouver ma loyauté.....

—Je n'ajouterais foi à nulle de tes preuves.... Ce que tu me dirais, ne serait-ce pas de nouveaux mensonges?

—J'aurai tant voulu, surtout, que tu me disses: Malgré tout ce qui t'accuse, malgré tout ce qui s'élève contre toi.... alors que tout le monde te croirait coupable, moi, contre tout le monde, je te crois innocente.... Tout ce qu'il a été en ton pouvoir de faire, tu l'as fait.... Je crois en ta loyauté et en ton amour.... Je t'aime.....

Il eut un rire convulsif.

Elle n'y prit pas garde. Elle scoptre seulement.

—Entre deux créatures également honnêtes, il n'est pas besoin d'autre chose que d'une parole échangée.... et lorsqu'elles s'aiment, d'un simple regard elles se comprennent, se devinent et s'abolvent.... Puisque tu m'aimes et puisque je t'aime, pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi entre nous?.....

[illegible]

Elle resta silencieuse, réfléchissant, hésitant sans doute.

—Armand, reprit-elle, je ne puis vous laisser de moi un pareil soupçon....

—Oh! un soupçon!! un soupçon!!... dissit-il.....

—Je ne me suis pas défendue, je vais me défendre!

—Je suis curieux d'entendre les mensonges qu'inventera ton imagination.... Oh! tu es fille de ressources.....

—Tout à l'heure, vous me demanderez, si je le veux, pardon à genoux de toutes vos ironies.....

—Ah! ah! ah! Hâtez-vous donc.... et parlez.....

—C'est une preuve, n'est ce pas, que vous exigez?

—Cet inutile maintenant, je ne croirais pas.....

—Nous verrons bien.... écoutez-moi seulement.... après, vous jugerez.

Elle dit cela si gravement qu'il cessa de rire, troublé malgré lui.

—Marthe Lavidry est accusée d'avoir assassiné Winter..... Marthe Lavidry est innocente.....

—Elle a avoué!

—Qu'importe! Marthe Lavidry est innocente.....

—Le vrai coupable?

—Je le connais.

—Qui est-il? Pourquoi laisses-tu accuser cette femme?

—Parce qu'elle s'accuse elle-même.... Parce qu'elle a jugé qu'il valait mieux que cela fût ainsi et qu'elle est seule en droit de le juger.....

—Elle sera condamnée, déshonorée....

—Oui.

—A la place d'un autre, c'est impossible.... Vous parlerez!.... Vous direz tout!

—Pourquoi? si l'autre, le coupable, n'était qu'une victime, et s'il a châtié son bourreau?

—Le commandant Lavidry!!

—Lui.....

—Magda.... vous êtes sûre?

—J'ai vu.....

—Mais c'est impossible..... Il est aveugle.

—J'ai vu, vous dis-je.... Il avait enlevé le bandeau qui protégeait ses yeux.... et il voyait, il voyait de Winter.....

—Que s'est-il passé.... Parlez! Mais parlez, Magda.....

—Une scène atroce, inoubliable.... Qu'était venu faire M. Lavidry? Je l'ignore.... Que s'était-il passé entre les deux hommes? Je l'ignore.... Mais ce que je savais, ce que j'avais surpris, un jour, dans une conversation entre Guillaume de Winter et son fils, c'est qu'au Tonkin, Winter s'était rencontré avec le commandant.... c'est que Winter s'était rendu coupable envers l'officier d'un acte de sauvagerie lâche et abominable.... et j'avais compris que la victime avait fini par reconnaître son bourreau..... Elle venait dans doute lui demander compte de la lâcheté d'autrefois.... Je vis M. Lavidry arriver à l'Epinière.....

—Seul?.... sans guide, sans soutien?.....

—Seul et se dirigeant très droit. Il voyait!

—Continuez, Magda, continuez.....

—Il entra au château.... Quelques minutes se passèrent.... Tout à coup, j'entendis un cri rauque..... On appelait au secours.... Un crime se commettait.... Un meurtre.... Quel était l'agresseur?.... Je ne me le demandai pas.... Je m'élançai.... je descendis.... Les cris partaient du salon.... des râles déjà.... les râles d'un agonisant.....

—Mon Dieu! mon Dieu!

—Pourvu et je vis l'infirme sous le genou de Winter.... Et Winter riait... Et les mains autour de la gorge, en grimaçant et riant ainsi, il l'étranglait... Et près de là, à mes pieds, un revolver.... Je le ramassai.... Ah! je ne réfléchissais pas.... Il y avait là un vieillard sans défense, râlant sous l'étreinte de ce colosse.... Je mis le revolver dans la main du moribond.... Je lui criai: "Défendez-vous! Défendez-vous!" Et je me sauvai pour ne pas voir.

—Magda! Magda! tu as fait cela!

—Oui, je l'ai fait! Comment ai-je eu pareil courage? Je ne sais. Je ne pouvais pas laisser commettre ce meurtre, et pour l'empêcher j'ai aidé à commettre un autre meurtre!!

—Ensuite, Magda? Ensuite?.... Parlez! Vous me rendez la vie.....

Elle reprit tristement, avec un reproche dans les yeux:

—Pourquoi m'avez-vous obligée à vous dire tout cela?.... Pourquoi n'avoir pas cru mon amour?.. si dévoué.... si profond?....

—Pardonnez, Magda, pardonnez!

—Il faut bien que je vous pardonne, puisque je vous aime!

—Ensuite? Je vous en prie.... Qu'est-il arrivé?

—M. Lavidry a quitté le château De ma fenêtre je l'ai vu qui en chancelait, près de tomber, à chaque pas, s'éloignait. Il ne se trouvait personne au château, personne excepté moi, et seule j'avais entendu le coup de revolver qui avait fait justice. M. Lavidry ne fit aucune rencontre. Une femme, seule, le laissa passer.... ce fille.... Elle ne le vit pas. Elle l'avait suivi de loin, et s'était arrêtée dans les massifs.... et l'officier ne savait point, certes, qu'elle était là.... Il la frôla presque, du pied, évanouie, et reprit le chemin de Fontenailles..... Marthe Lavidry se releva.... Elle dut se demander lequel des deux était mort, de son père ou de Guillaume.... Elle voulut le savoir, accourut au salon, et alors qu'elle en sortait fit la rencontre des deux gardes, auxquels elle ne put expliquer sa présence.... Trahir son père, le pouvait-elle? Non.... Elle se laissa soupçonner! accuser..... Et moi, que devais-je faire, sinon imiter son héroïque silence?

—Et le commandant ne sait même pas que sa fille est en prison! Je comprends, maintenant, pourquoi Marthe a recommandé autour de lui la plus extrême prudence....

—Il se perdrait en la sauvant....

—Et le déshonorer serait le même, la honte aussi grande....

—Situation sans issue, hélas! Qui la dénouera?

Ils gardèrent le silence, puis Armand, relevant la tête, rencontra tout à coup les yeux ardents de Magda fixés sur lui.

—Armand, vous m'avez fait beaucoup de peine, mais je devine par quelles angoisses terribles vous avez dû passer.... J'oublie tout.....

—Et moi, je n'oublie rien, dit le jeune homme, car je veux, à force de tendresse, effacer cette heure pénible de ta vie.

—Adieu, Armand..... Maintenant que vous voici comme autrefois, calme, et confiant en moi, je suis heureuse.....

—Non, Magda, ne me quittez pas.... pas encore, du moins. Puis, je voulais vous dire, Magda,... Vous ne pouvez plus désormais rester dans cette famille.... Karl va sortir de France et errer à l'aventure.... Il faut laisser là ces malheureux et ne point paraître épouser leur cause.....

—Hélas! que deviendrais-je, Armand, si je ne les avais plus!

—Je suis là, moi, Magda, et je vous aime.....

Elle eut un geste triste de refus.

—Non, je ne veux rien de vous.... je travaillerai.... je suis adroite.... je donnerai des leçons aussi....

—Ainsi, Magda, vous quitteriez les de Winter?

—Oui.... Est-ce que je pourrais désormais vivre loin de vous?...

—Vous me le jurez, Magda?

—Je le jure.... Hélas! je sens que je commettrai là une mauvaise action, en me montrant ingrate envers ceux qui m'ont nourrie.

—Et moi, Magda, vous me rendrez bien heureux.

—Oui, oui.... et ce sera ma seule joie de voir votre bonheur.

Ils se quittèrent. En s'éloignant, elle retourna la tête souvent du côté d'Armand, qui la suivait des yeux.

Puis elle disparut.

VII

Tous les jours, et plusieurs fois par jour, Lavidry interrogeait Darnetal.

—Que se passe-t-il donc? Pourquoi Marthe ne revient-elle pas?

Il avait été bien surpris, dans les premiers jours, mais comme Marthe faisait, dans ses lettres, attendre son retour prochain, imminent, il avait pris patience.

Puis, Marthe n'était pas revenue.

Et sur ce visage soucieux, pensif, Darnetal lisait, non pas le soupçon,—car lorsque naîtrait un soupçon chez le vieillard, la certitude suivrait bien vite, foudroyante,—mais l'inquiétude et l'étonnement.

Partie pour quelques jours, depuis près de deux semaines déjà, Marthe était absente.

Et que de mensonges pour le tromper, l'infirme dans son fauteuil qu'il ne quittait plus, l'aveugle dans les éternelles ténèbres où désormais se passait sa vie! Que d'inventions de toute sorte, les unes naïves, les autres ingénieuses!

Marthe avait prétexté un voyage à Blois pour rendre service à M. de Trélon-Fontaine.

Et elle avait prolongé le plus longtemps possible ce prétexte.

Puis elle avait écrit que, réclamée par le docteur Noirtier, de Compiègne, et par sa femme, elle partait pour embrasser les deux vieillards qui n'avaient point cessé de penser à la pauvre délaissée recueillie dans les fougères de la forêt.

Des lettres étaient parvenues à Lavidry.

Elles sortaient, hélas! de la prison de Blois et Darnetal les limait à l'aveugle.... Il n'inventait plus cette fois, car Marthe, [illegible] son mensonge, demandait aux Noirtier lorsqu'ils l'avaient revue, de leur tristesse à l'idée d'une prochaine séparation et suppliait Lavidry de ne pas s'inquiéter si elle leur accordait quelques jours de plus.....

—Oui, oui, disait l'aveugle, Marthe a raison.... Elle les aimer.... pourtant, il me semble qu'il y a des années qu'elle n'est plus auprès de moi..... et qu'elle ne reviendra plus....

Darnetal essayait de rire, pour le mieux tromper.

Et sur ces lettres, souvent, qu'il lisait ainsi, il y avait des mots, voire des phrases entières brouillées effacées, indéchiffrables....

Et il fallait à Darnetal beaucoup de courage pour, sans se troubler, lire ces lignes-là, car il y voyait la trace des larmes versées là-bas par Marthe, dans la solitude de sa cellule.

Mais Darnetal était, en somme, à la merci d'un hasard. L'indiscrétion d'un étranger, provoquée par Lavidry lui-même, ne pouvait-elle pas trahir la vérité?

Et déjà même l'inquiétude de l'aveugle s'accentuait.

A plusieurs reprises, Darnetal l'avait surpris, interrogeant la vieille domestique dévouée et lui parlant de Marthe.

Mais la domestique n'avait rien dit.

D'autres fois, son bandeau enlevé de ses yeux, le pauvre homme avait essayé, à l'insu de Darnetal, de parcourir des journaux.

Hélas, il ne pouvait les lire.

Un jour, en rentrant sans que Lavidry l'eût entendu, Darnetal le surprit avec la fillette du gardien de la ville, Rosine, une enfant d'une dizaine d'années qui venait d'apporter le courrier... L'aveugle avait demandé à l'enfant:

—Est-ce qu'il y a des lettres?

—Monsieur, il n'y en a qu'une....

—Donnez!

L'enfant l'avait mise dans la main de l'aveugle. Celui-ci la tâta longuement. Mais comment savoir.....

—Dis-moi, mon enfant, tu sais lire?

—Oh! oui, monsieur, il y a déjà longtemps.

—Veux-tu me dire à qui est adressée cette lettre?....

La fillette prit la lettre, regarda l'enveloppe.

—A M. Lavidry.... c'est bien à vous... monsieur....

—Bien.... alors, comme je n'ai personne autour de moi, et comme je ne vois plus clair, veux-tu, mon enfant, me rendre un service?....

—Mais oui, monsieur.... Papa qui a été soldat et qui sait que monsieur a été blessé à la guerre, m'a bien recommandé d'obéir à monsieur.

—Merci, petite.... Comment t'appelles-tu?....

—Rosine, monsieur.... et j'aurai dix ans au printemps prochain.

—Eh bien, Rosine, décachète cette lettre.....

—Je vais la revoir.... Vraiment, j'avais peur.... Quand Darnetal, son égoïsme était plus grand que jamais.

—Que va-t-elle donc inventer? se demandait il.

Et il se prenait à espérer, contre toute vraisemblance, que l'on allait rendre la liberté à Marthe.... et que, bien réellement, elle reviendrait!

Le lendemain pas de lettre. Les inquiétudes de l'aveugle recommencèrent.

Darnetal l'entendait qui, de temps en temps, hochait la tête, disait:

—Oui, oui, je suis sûr qu'on me cache quelque chose.

Et, pris dans cette situation accaparant aussi dire dans cette impasse, Darnetal ne répliquait plus, ne consolait plus, n'espérait plus.

Le surlendemain, une lettre.

Darnetal la reçut le matin, alors que l'aveugle était encore au lit.

—Que va-t-elle dire?

Bien qu'elle fût, comme toujours, adressée à Lavidry, Darnetal ouvrit cette lettre. Il n'osait pas lire. Enfin, il le fallait bien:

"Mon cher père, disait la pauvre "femme de sa prison,—ne craignez rien, "ne vous tourmentez pas..... ne vous "imaginez pas surtout que je vous "cache la vérité.... En descendant du "train, lorsque je suis arrivée à Blois, "j'ai fait une imprudence.... le train "n'était pas complètement arrêté.... "et je me suis cassé la jambe.... Je "suis en ce moment à l'hôpital, d'où je "vous écris.... du reste, très bien portante....

Et la lettre continuait, sur le même ton, donnant des détails, disant l'avis des médecins, très longue, très affectueuse.

Lavidry avait écouté, sans interrompre.

—Tout cela est étrange! dit-il.

Darnetal l'observait. Et son cœur se serrait.

—Il ne la croit plus!

Et c'était vrai. L'infirme avait l'instinct, confus peut-être encore, que quelque chose de la vie de sa fille était tenu caché.

—Donnez-moi cette lettre, Darnetal.

Darnetal la lui tendit.

L'aveugle la plia et la mit dans sa poche.

—Que veut il faire?

Dans le courant de l'après-midi, profitant d'une absence de Darnetal, l'aveugle fit prier la fille du gardien de monter chez lui.

Rosine obéit et vint aussitôt, en courant. Elle aimait le vieillard.

—Tiens, mon enfant, lis-moi cette lettre.

Et il lui remit la lettre de Marthe.

Rosine la lut. Et quand elle eut terminé:

—Oui, c'est bien là ce qu'elle a écrit... Tout ce que m'a lu Darnetal, cette enfant vient de me le répéter..... Ce n'est donc pas Darnetal qui me trompe.... A moins qu'ils ne s'entendent.

Il remercia Rosine, la renvoya et resta seul.

Lorsque Darnetal rentra:

—Mon ami, puisque ma fille est malade, j'irai la voir.....

—Vous n'y songez pas, mon commandant.

—Elle ne peut venir à moi, j'irai à elle..... Qu'y a-t-il là de si extraordinaire et qui puisse causer votre surprise?...

—Faible comme vous êtes.... Incapable de marcher!....

—On me portera..... Je le veux!....

—Bien, mon commandant, bien, nous partirons.....

Darnetal cherche autour de lui quelque chose à briser et, ne trouvant rien, s'arracha une poignée de cheveux.

—Cette fois, murmura le brave garçon, ça y est, nous sommes fichus!!

Malgré l'impatience du vieillard, Darnetal trouva pourtant le moyen de retarder ce départ de deux ou trois jours. Il mit ce temps à profit pour écrire à Marthe, tout d'abord, et la prévenir de la volonté bien arrêtée de son père. Puis, par la haute intervention du préfet de police et par la recommandation du général,—auquel tout de suite il avait envoyé un télégramme, il s'assura que la prison de Blois lui serait ouverte et qu'il pourrait voir Marthe.

Alors, bien effrayé toujours et ne sachant guère comment se terminerait ce voyage, Darnetal partit avec Lavidry.

Vers onze heures, ils arrivaient à Blois.

A la gare, ils prirent une voiture.

—Conduisez-nous à l'hôpital, dit Lavidry au cocher.

La voiture partit.

—Pourvu que la pauvre enfant ne sous ait pas ment!, murmura l'aveugle, et qu'elle ne soit pas plus malade qu'elle n'a voulu nous l'avouer.....

Quant à Darnetal, perplexe:

—Qu'allons-nous devenir, mon Dieu

Il détacha un feuillet de son portefeuille, écrivit dessus quelques mots et les passa au cocher sans que l'aveugle ne se doutât de rien.

Darnetal avait écrit:

"Conduisez-nous à la prison et ne "dites pas un mot devant le vieillard "qui m'accompagne."

Le cocher fit un signe pour dire qu'il comprenait que devant l'infirme il était tenu à la plus grande réserve.

Darnetal se tranquillisa. Il guettait, dans la rue, les bâtiments de la maison d'arrêt et quand il l'a aperçut, il fit du bout de sa canne, un signe au cocher. Celui-ci arrêta avant d'arriver devant la prison.

—Je vais demander l'autorisation de rendre visite à Marthe, dit-il.... Puis, je viendrai vous chercher, avec deux aides qui vous transporteront auprès d'elle.

—Oui, oui, hâtez-vous, mon ami.

Darnetal s'élança hors de la voiture, mais il eut soin de dire au cocher que tout ce manège intriguait:

—Ce vieillard vous demandera peut-être où vous l'avez conduit et s'il se trouve bien réellement devant l'hôpital....

—Je dirai oui, c'est entendu!.... confia l'homme.

—Très bien et merci. Je vous récompenserai.

Darnetal sonna à la porte de la prison. Celle ci s'ouvrit. Darnetal entra, montra son autorisation de pénétrer auprès de Marthe. Le gardien était prévenu.

—Ah! monsieur, nous ne considérons pas cette pauvre femme comme une prisonnière, dit-il; elle est si bonne, si douce, si triste! Puis, voyez-vous, le parquet a tel ement d'égards pour elle et lui même est si loin de la considérer comme une vulgaire détenue qu'on dirait qu'elle est en visite à la prison. Elle fait ce qu'elle veut. Elle voudrait sortir et se promener jusqu'au faubourg de Vienne, prendre le tramway et aller faire un tour en Sologne, ma parole, je crois qu'on le lui permettrait. Je n'ai jamais vu ça. Faut croire que le Winter ne valait pas cher pour qu'on ait tant d'égards pour celle qui l'a assassiné.

Darnetal mit le gardien au courant de ce qu'il désirait.

—Très bien, très bien. On lui laissera croire, à ce pauvre homme, que sa fille est à l'hôpital. Je vais la prévenir. Rien de plus simple. Au lieu de vous conduire dans sa cellule, ce que l'aurais pu faire, malgré les règlements, je vais donner l'ordre d'installer un lit dans le parloir, en bas. La prisonnière s'y couchera. Ma femme sera auprès d'elle. Je ferai l'infirmier. Ne craignez rien. Dans cinq minutes, ce sera prêt. Tout marchera comme sur des roulettes. Tout de même, le pauvre homme, s'il se doutait!!

Le gardien s'échappa.

Darnetal revint auprès du vieillard.

—Eh, bien? demanda Lavidry....

—Nous allons la voir.

—Comment va-t-elle?

—On ne peut mieux. Il paraît que c'est l'affaire de trois ou quatre semaines. Le guérison sera complète.

Ils attendirent quelques minutes.

—Pourquoi nous laisse-t-on ici?

—J'attends deux infirmiers qui vous transporteront, mon commandant.

—J'aurais peut-être la force de marcher.

—A quoi bon vous fatiguer?

—Pour la revoir plus vite.

—Patience! mon commandant, patience.... Voici l'infirmier....

Le gardien s'avançait avec un homme à son service.

Il fit un geste mystérieux à Darnetal en lui désignant l'aveugle. En même temps il souriait. Darnetal reprit un peu d'assurance. Il comprenait que tout était prêt.

—Comme on a de peine à soutenir un mensonge! se disait-il.

Ils emportèrent Lavidry dans la prison, traversèrent un couloir, puis une petite cour et entrèrent dans le parloir.

Sur un lit de fer dressé à la hâte, Marthe, éperdue, craignant qu'un hasard ne livrât à son père le redoutable secret qu'elle lui cachait, Marthe, tremblante, la douce Marthe attendait.

En voyant le vieillard elle ne put retenir ses larmes:

—Mon père! mon père! dit-elle.

Soutenu par Darnetal, le vieil officier s'était avancé jusqu'auprès du lit et ses mains tremblantes erraient sur la couverture et cherchaient les mains de Marthe.

Celle-ci les prit et attira son père vers elle.

—Pourquoi es-tu venu, père? Pourquoi la fatigue de ce voyage inutile?.... Je ne cours aucun danger.... Je ne souffre même pas.... Je suis confinée à l'immobilité et c'est tout. Mais il ne me restera rien de cet accident, rien, que le souvenir.....

—Enfin, je te retrouve, disait le vieillard. Tu ne te figures pas quelles angoisses [illegible]

[illegible]

—[illegible] murmura-t-il.... Je vais la revoir.... Vraiment, j'avais peur.... Quand Darnetal, son égoïsme était plus grand que jamais.

—Que va-t-elle donc inventer? se demandait il.

Et il se prenait à espérer, contre toute vraisemblance, que l'on allait rendre la liberté à Marthe.... et que, bien réellement, elle reviendrait!

Le lendemain pas de lettre. Les inquiétudes de l'aveugle recommencèrent.

Darnetal l'entendait qui, de temps en temps, hochait la tête, disait:

—Oui, oui, je suis sûr qu'on me cache quelque chose.

Et, pris dans cette situation accaparant aussi dire dans cette impasse, Darnetal ne répliquait plus, ne consolait plus, n'espérait plus.

Le surlendemain, une lettre.

Darnetal la reçut le matin, alors que l'aveugle était encore au lit.

—Que va-t-elle dire?

Bien qu'elle fût, comme toujours, adressée à Lavidry, Darnetal ouvrit cette lettre. Il n'osait pas lire. Enfin, il le fallait bien:

"Mon cher père, disait la pauvre "femme de sa prison,—ne craignez rien, "ne vous tourmentez pas..... ne vous "imaginez pas surtout que je vous "cache la vérité.... En descendant du "train, lorsque je suis arrivée à Blois, "j'ai fait une imprudence.... le train "n'était pas complètement arrêté.... "et je me suis cassé la jambe.... Je "suis en ce moment à l'hôpital, d'où je "vous écris.... du reste, très bien portante....

Et la lettre continuait, sur le même ton, donnant des détails, disant l'avis des médecins, très longue, très affectueuse.

Lavidry avait écouté, sans interrompre.

—Tout cela est étrange! dit-il.

Darnetal l'observait. Et son cœur se serrait.

—Il ne la croit plus!

Et c'était vrai. L'infirme avait l'instinct, confus peut-être encore, que quelque chose de la vie de sa fille était tenu caché.

—Donnez-moi cette lettre, Darnetal.

Darnetal la lui tendit.

L'aveugle la plia et la mit dans sa poche.

—Que veut il faire?

Dans le courant de l'après-midi, profitant d'une absence de Darnetal, l'aveugle fit prier la fille du gardien de monter chez lui.

Rosine obéit et vint aussitôt, en courant. Elle aimait le vieillard.

—Tiens, mon enfant, lis-moi cette lettre.

Et il lui remit la lettre de Marthe.

Rosine la lut. Et quand elle eut terminé:

—Oui, c'est bien là ce qu'elle a écrit... Tout ce que m'a lu Darnetal, cette enfant vient de me le répéter..... Ce n'est donc pas Darnetal qui me trompe.... A moins qu'ils ne s'entendent.

Il remercia Rosine, la renvoya et resta seul.

Lorsque Darnetal rentra:

—Mon ami, puisque ma fille est malade, j'irai la voir.....

—Vous n'y songez pas, mon commandant.

—Elle ne peut venir à moi, j'irai à elle..... Qu'y a-t-il là de si extraordinaire et qui puisse causer votre surprise?...

—Faible comme vous êtes.... Incapable de marcher!....

—On me portera..... Je le veux!....

—Bien, mon commandant, bien, nous partirons.....

Darnetal cherche autour de lui quelque chose à briser et, ne trouvant rien, s'arracha une poignée de cheveux.

—Cette fois, murmura le brave garçon, ça y est, nous sommes fichus!!

Malgré l'impatience du vieillard, Darnetal trouva pourtant le moyen de retarder ce départ de deux ou trois jours. Il mit ce temps à profit pour écrire à Marthe, tout d'abord, et la prévenir de la volonté bien arrêtée de son père. Puis, par la haute intervention du préfet de police et par la recommandation du général,—auquel tout de suite il avait envoyé un télégramme, il s'assura que la prison de Blois lui serait ouverte et qu'il pourrait voir Marthe.

Alors, bien effrayé toujours et ne sachant guère comment se terminerait ce voyage, Darnetal partit avec Lavidry.

Vers onze heures, ils arrivaient à Blois.

A la gare, ils prirent une voiture.

—Conduisez-nous à l'hôpital, dit Lavidry au cocher.

La voiture partit.

—Pourvu que la pauvre enfant ne sous ait pas ment!, murmura l'aveugle, et qu'elle ne soit pas plus malade qu'elle n'a voulu nous l'avouer.....

Quant à Darnetal, perplexe:

—Qu'allons-nous devenir, mon Dieu

Il détacha un feuillet de son portefeuille, écrivit dessus quelques mots et les passa au cocher sans que l'aveugle ne se doutât de rien.

Darnetal avait écrit:

"Conduisez-nous à la prison et ne "dites pas un mot devant le vieillard "qui m'accompagne."

Le cocher fit un signe pour dire qu'il comprenait que devant l'infirme il était tenu à la plus grande réserve.

Darnetal se tranquillisa. Il guettait, dans la rue, les bâtiments de la maison d'arrêt et quand il l'a aperçut, il fit du bout de sa canne, un signe au cocher. Celui-ci arrêta avant d'arriver devant la prison.

—Je vais demander l'autorisation de rendre visite à Marthe, dit-il.... Puis, je viendrai vous chercher, avec deux aides qui vous transporteront auprès d'elle.

—Oui, oui, hâtez-vous, mon ami.

Darnetal s'élança hors de la voiture, mais il eut soin de dire au cocher que tout ce manège intriguait:

—Ce vieillard vous demandera peut-être où vous l'avez conduit et s'il se trouve bien réellement devant l'hôpital....

—Je dirai oui, c'est entendu!.... confia l'homme.

—Très bien et merci. Je vous récompenserai.

Darnetal sonna à la porte de la prison. Celle ci s'ouvrit. Darnetal entra, montra son autorisation de pénétrer auprès de Marthe. Le gardien était prévenu.

—Ah! monsieur, nous ne considérons pas cette pauvre femme comme une prisonnière, dit-il; elle est si bonne, si douce, si triste! Puis, voyez-vous, le parquet a tel ement d'égards pour elle et lui même est si loin de la considérer comme une vulgaire détenue qu'on dirait qu'elle est en visite à la prison. Elle fait ce qu'elle veut. Elle voudrait sortir et se promener jusqu'au faubourg de Vienne, prendre le tramway et aller faire un tour en Sologne, ma parole, je crois qu'on le lui permettrait. Je n'ai jamais vu ça. Faut croire que le Winter ne valait pas cher pour qu'on ait tant d'égards pour celle qui l'a assassiné.

Darnetal mit le gardien au courant de ce qu'il désirait.

—Très bien, très bien. On lui laissera croire, à ce pauvre homme, que sa fille est à l'hôpital. Je vais la prévenir. Rien de plus simple. Au lieu de vous conduire dans sa cellule, ce que l'aurais pu faire, malgré les règlements, je vais donner l'ordre d'installer un lit dans le parloir, en bas. La prisonnière s'y couchera. Ma femme sera auprès d'elle. Je ferai l'infirmier. Ne craignez rien. Dans cinq minutes, ce sera prêt. Tout marchera comme sur des roulettes. Tout de même, le pauvre homme, s'il se doutait!!

Le gardien s'échappa.

Darnetal revint auprès du vieillard.

—Eh, bien? demanda Lavidry....

—Nous allons la voir.

—Comment va-t-elle?

—On ne peut mieux. Il paraît que c'est l'affaire de trois ou quatre semaines. Le guérison sera complète.

Ils attendirent quelques minutes.

—Pourquoi nous laisse-t-on ici?

—J'attends deux infirmiers qui vous transporteront, mon commandant.

—J'aurais peut-être la force de marcher.

—A quoi bon vous fatiguer?

—Pour la revoir plus vite.

—Patience! mon commandant, patience.... Voici l'infirmier....

Le gardien s'avançait avec un homme à son service.

Il fit un geste mystérieux à Darnetal en lui désignant l'aveugle. En même temps il souriait. Darnetal reprit un peu d'assurance. Il comprenait que tout était prêt.

—Comme on a de peine à soutenir un mensonge! se disait-il.

Ils emportèrent Lavidry dans la prison, traversèrent un couloir, puis une petite cour et entrèrent dans le parloir.

Sur un lit de fer dressé à la hâte, Marthe, éperdue, craignant qu'un hasard ne livrât à son père le redoutable secret qu'elle lui cachait, Marthe, tremblante, la douce Marthe attendait.

En voyant le vieillard elle ne put retenir ses larmes:

—Mon père! mon père! dit-elle.

Soutenu par Darnetal, le vieil officier s'était avancé jusqu'auprès du lit et ses mains tremblantes erraient sur la couverture et cherchaient les mains de Marthe.

Celle-ci les prit et attira son père vers elle.

—Pourquoi es-tu venu, père? Pourquoi la fatigue de ce voyage inutile?.... Je ne cours aucun danger.... Je ne souffre même pas.... Je suis confinée à l'immobilité et c'est tout. Mais il ne me restera rien de cet accident, rien, que le souvenir.....

—Enfin, je te retrouve, disait le vieillard. Tu ne te figures pas